BULLETIN CRITIQUE

Linguistique et philologie

Camille Denizot & Emmanuel Dupraz (dir.), *Anaphore et anaphoriques : variété des langues, variété des emplois* (Collection « Cahiers de l'ERIAC », n° 4, série « Fonctionnements linguistiques ») : Mont-Saint-Aignan, Publications des Universités de Rouen et du Havre, 2012, 368 pages.

Cette publication a pour point de départ le colloque organisé à Rouen (13-15 mai 2009), dans le cadre de l'ERIAC, sur le fonctionnement des anaphoriques. Nous en reproduisons d'abord la table des matières, qui fait apparaître la diversité des thèmes abordés, la variété des langues considérées (grec, latin, italien, français [ancien, moyen, moderne], irlandais, anglais) et des types de corpus envisagés, ainsi que la solide organisation du volume : de l'anaphore étudiée dans une unité textuelle brève à l'anaphore étudiée à l'échelle du texte, avec une partie centrale (la deuxième) rassemblant les études portant plus particulièrement sur le rapport entre le grammème anaphorique et son antécédent (nous numérotons les contributions pour pouvoir ensuite y renvoyer commodément).

I^re^ partie : « Les grammèmes anaphoriques » — Section I : « Esquisse typologique » : [1] Paul Larreya, « Constantes et spécificités des procédés anaphoriques : étude contrastive de quelques marqueurs en anglais et en français » — Section II : « Sémantique et pragmatique des grammèmes anaphoriques » : [2] Catherine Schnedecker, « *Tout* nominal *vs* pronominal et expression de la référence *via* le contexte : qu'est-ce qui fait la différence ? » ; [3] Marie-Dominique Joffre, « Signification et emplois de *hic* : réflexions sur l'endophore et l'exophore dans un corpus littéraire » ; [4] Emmanuel Dupraz, « *Ille* comme démonstratif anamnestique en latin classique » ; [5] Céline Guillot, « Le pronom démonstratif anaphorique *cil* de l'ancien français : continuité ou discontinuité topicale ? ».

II^e^ partie : « L'anaphore et sa référence » — Section I : « Études syntaxiques » : [6] Tania Paciaroni, « À propos de l'accord des anaphoriques en maceratais » ; [7] Liana Tronci, « Sur le réfléchi en grec ancien : notes préliminaires » — Section II : « Coréférence et redondances » : [8] Federico Panchón, « Le grammème *id* dans la relative parenthétique *id quod* » ; [9] Pierre-Yves Lambert, « Les expressions pronominales «en coréférence» en vieil-irlandais » ; [10] Marc Duval, « Sur des proformes à fonction anaphorique marginale : proformes postiches et redondantes ».

III^e^ partie : « L'anaphore à l'échelle du texte » — Section I : « Construction pronominale de la référence » ; [11] Jessica Cancila et Stefania Giannini, « L'anaphore dans le discours de patients atteints de la maladie d'Alzheimer : une perspective interlangues » ; [12] Sylvie Freyermuth, « Rôles de l'anaphore dans deux écritures romanesques contemporaines » — Section II : « Chaînes de référence » : [13] Dominique Longrée, « «Anaphore zéro» et identification des acteurs chez les historiens latins » ; [14] Estèle Dupuy, « Du récit au discours indirect : «choix défini» des expressions anaphoriques en moyen-français » ; [15] Aliyah Morgenstern, Anne Salazar Orvig, Gwendoline Fox et Stéphane Jullien, « Référence et dialogue chez

des enfants autistes Asperger » — Section III : « L'anaphore, instrument de cohésion textuelle » : [16] Camille Denizot, « Relatif de liaison et anaphore : l'exemple du grec ancien » ; [17] Catherine Filippi-Deswelle, « Quand l'adverbe connecteur *anyway* fraie le chemin de l'anaphore ».

[1] L'étude est plus large que ne le laisse supposer le titre, puisque l'auteur s'attache à préciser les relations entre anaphore et détermination nominale ainsi qu'entre anaphore et *deixis* et à situer l'ensemble dans le cadre général des procédés de référenciation, où il convient de prendre en considération non seulement endophore et exophore, mais aussi référenciation sensorielle et référenciation mémorielle. — Dans les procédés « anaphoriques » (« diaphoriques » dans la terminologie de Maillard, 1974), P. Larreya constate plus de convergences que de divergences entre l'anglais et le français. Parmi les nombreux passages stimulants de cette contribution, mentionnons la présentation unitaire des emplois du verbe de remplacement et auxiliaire anglais *do* (4.4.). — [2] C. Schnedecker se concentre ici sur les emplois diaphoriques de $tout_{N}$ et $tout_{P}$. Leurs spécificités sont à mettre en rapport avec les différences dans la conceptualisation même des ensembles construits par les deux unités : ensemble concret, comptable, structuré et borné pour $tout_{N}$ *vs* plus abstrait, massif, non structuré et non borné pour $tout_{P}$. — [3] À partir d'œuvres de Plaute, Térence, Cicéron et Tite Live, M.-D. Joffre poursuit ses réflexions originales sur les déictiques du latin, visant à établir que ce qu'ils montrent est avant tout le locuteur dans l'élaboration de son propos. Selon l'auteur, *hic* en usage endophorique a pour signifié de base d'indiquer que son référent constitue le thème du discours, thème qui coïncide avec le *nunc* de l'énonciation, tandis que dans ses emplois exophoriques (aussi usuels que les emplois endophoriques, à la différence de ce que présente le corpus pour *iste* et *ille*), *hic* suggère la mise en phase d'éléments de la réalité extra-linguistique avec l'unité linguistique qui les symbolise, donc avec l'énoncé. — [4] Des trois démonstratifs du latin, seul *ille*, en tant que démonstratif distal, est susceptible d'un emploi anamnestique. Dans le corpus considéré (Lucrèce, *De rerum natura* ; Cicéron, *De senectute* et *De oratore* I), E. Dupraz a identifié 51 occurrences d'un tel *ille*, qui ne relève ni de l'exophore ni de l'anaphore ni de la *deixis* discursive (et concerne une référence en première mention). Dans la majorité des exemples, *ille* anamnestique pointe vers un référent spécifique, individu ou autre, et dans les autres (15 exemples), vers un référent générique. Il ressort des analyses détaillées consacrées aux divers cas de figure que cet *ille* n'est plus un démonstratif à proprement parler dans la mesure où, employé quasi exclusivement pour des descriptions qui sont par ailleurs définies, il ne contribue pas à *repérer* le référent mais se limite à le *qualifier*, soit comme notoire soit comme familier à l'interlocuteur. Mais ce n'est pas (encore) un article défini puisqu'il pointe vers un référent qui n'est pas identifiable grâce à la simple compétence linguistique : l'interlocuteur est en effet censé partager avec le locuteur un certain savoir spécifique. — [5] C. Guillot décrit, à partir des *Lais* de Marie de France (*ca* 1160) et de la *Queste del saint Graal* (*ca* 1220), l'usage fait de *cil* pour indiquer un changement de sujet syntaxique ; comme cadre explicatif, elle privilégie la théorie de la sphère personnelle de Chr. Marchello-Nizia.

[6] En adoptant « l'approche canonique » de Gr. Corbett ainsi que sa « hiérarchie d'accord » et ses critères d'attribution du genre, T. Paciaroni analyse les conditions d'accord syntaxique *vs* sémantique dans le dialecte de la région de Macerata (doté de quatre genres : m., f., n., a[lternant]). Le cœur de cette étude foisonnante est consacré à l'accord de l'anaphorique dont l'antécédent est constitué par un syntagme où sont coordonnées des formes de genres différents. Quand il y a accord sémantique au neutre, c'est que les contrôleurs sont réinterprétés comme une entité non dénombrable ; ce type d'accord, qui implique une information supplémentaire,

est rapproché de celui des « pancake sentences » des langues scandinaves. — [7] Le corpus est constitué des *Histoires* d'Hérodote ; L. Tronci, qui remet en question la terminologie traditionnelle, décrit la distribution syntaxique des formes du paradigme du « pronom réfléchi » en s'inspirant de la grammaire relationnelle mise en œuvre notamment par D. Perlmutter, C. Rosen, N. La Fauci. — [8] Lorsqu'un locuteur insère dans son propos un commentaire personnel sous la forme *id quod (...)*, la rupture textuelle est moindre qu'avec une relative en *quod* seul ; c'est qu'*id* constitue un facteur important de cohésion textuelle. F. Panchón esquisse en outre une comparaison avec les incises en *ut* comparatif. — [9] P.-Y. Lambert passe en revue tous les cas — et ils sont particulièrement nombreux — où, en (vieil-)irlandais, une même entité trouve une expression pronominale double, à l'intérieur du syntagme, de la phrase ou dans deux phrases successives ; certains de ces redoublements se sont grammaticalisés. — [10] Les proformes des impersonnels (fr. *il pleut*) ou des pseudo-réfléchis (*se souvenir*) sont abondamment étudiées. M. Duval en rapproche les clitiques qui entrent dans les constructions figées à « proformes ni sujet ni réfléchies (NSNR) » : fr. *en*, *y*, *le* / *la* / *les* (dans *n'en plus pouvoir*, *y aller* au sens de « partir », *ça le fait*, etc.), ou it. *ne*, *ci*, *la*. Son étude magistrale montre le bien-fondé d'envisager ainsi l'ensemble de ces trois types de proformes marginales du point de vue de leur valeur phorique — qui du reste sont attirées par les mêmes catégories de verbes (v. de mouvement, v. auxiliaires et modaux, v. supports) et se combinent volontiers entre elles (*s'en aller*, *s'en prendre à*, *s'y prendre [bien / mal]*). L'approche, à la fois syntaxique et lexicale, fondée sur diverses langues modernes, permet de faire ressortir les spécificités (par exemple, la fonction euphémistique des proformes NSNR qui évitent un terme vulgaire) comme les propriétés communes : ainsi, l'incidence possible des proformes sur la valence des verbes auxquels elles s'attachent ou encore l'existence, dans les trois types, de proformes « postiches » (ininterprétables comme anaphoriques : *il pleut*, *se souvenir*, *n'en plus pouvoir*) et « redondantes » (*il arriva une tempête* ; *ça lui plaît que tu sois là* ; *ne plus en pouvoir de faire qqch.*).

[11] Après un long développement sur la cohésion référentielle, est présentée une partie de l'analyse comparative de quatre conversations, échelonnées sur dix mois, entre l'un des auteurs et une patiente (« perspective interlangues », parce que la langue employée est l'italien, alors que la majorité des études disponibles portent sur des malades anglophones). La difficulté principale de la patiente est de formuler des premières mentions qui soient informatives. — [12] Brillante étude, à la jonction de la linguistique et de la littérature. L'analyse fine des emplois du clitique de 3e personne *il / elle* dans quelques passages de *L'Amant* et *Les Yeux bleus cheveux noirs* permet d'en révéler les multiples possibilités, habilement exploitées par M. Duras, et de mettre au jour les propriétés stylistiques et esthétiques de l'écriture durassienne. Dans *Des hommes illustres*, apparaît à la première phrase (p. 9) un *il* en première mention. Comment le lecteur peut-il l'apparier sans gêne et sans risque d'erreur à son référent, quatre-vingt-treize pages plus loin (p. 102) ? Grâce aux « îlots-relais » que J. Rouaud dispose, comme autant d'indices, entre les deux piles du pont et grâce au mécanisme d'enchaînement ana-cataphorique savamment exploité dans les romans du « Cycle de Minuit » à diverses fins, que met en lumière S. Freyermuth. L'étude engage à considérer, à la suite de Kleiber (1994), le pronom clitique de 3e personne comme un désignateur non pas second, mais primitif et jouissant d'autonomie référentielle. — [13] Après avoir souligné le flou du concept d' « anaphore zéro », D. Longrée retrace l'historique des recherches menées depuis les années 1990 par les latinistes, qui désignent en général par là — d'une manière restrictive — l'absence d'expression lexicale des *sujets*, et en recense les acquis. Une étude de corpus (César, *Gall*. 2 ; Salluste, *Cat*. ; Tacite, *Ann*. 15), marquée au

sceau du bon sens, permet à l'auteur de compléter la liste des facteurs conditionnant le phénomène : absence, dans le passage considéré, d'autre candidat à la fonction de sujet ; indices désambiguïsants dans le contexte extra-linguistique ; vraisemblance sémantique ; souci stylistique de l'écrivain, qui peut viser à la *breuitas*, voire, parfois, cultiver l'ambiguïté. L'environnement syntaxique, enfin, pourrait aussi influer sur le choix entre « anaphore zéro » et sujet explicite (sous forme d'anaphorique notamment). Les recherches sur les corpus littéraires informatisés ne tarderont pas à être facilitées par les ressources du programme LatSynt (du LASLA), capable de distinguer entre les propositions « à sujet lexical » (avec classement possible des sujets par type morphosyntaxique et par lemme) et celles où seule la désinence permet d'identifier le sujet. — [14] E. Dupuy(-Parant) examine dans quelle mesure la combinatoire des cinq règles syntactico-sémantiques assurant la continuité référentielle qu'elle a mises en évidence dans ses travaux précédents, à partir de textes narratifs, s'applique au discours indirect. — [15] Les travaux de l'équipe « Prémices dialogiques de l'anaphore », présentés dans une vigoureuse synthèse, se distinguent de la plupart des autres recherches sur l'acquisition du langage dans l'enfance par le fait qu'ils se fondent non pas sur l'analyse de discours monologaux (récits notamment) mais sur l'analyse d'échanges effectifs, car c'est la relation dialogique qui sert à l'enfant de support dans la première phase de construction des expressions référentielles et des relations anaphoriques. Il paraît donc particulièrement approprié d'étendre cette approche, dialogique et interactionniste, aux enfants autistes atteints du syndrome d'Asperger, qui sont connus pour ne pas présenter de retard dans l'acquisition du langage mais, comme les autres autistes, des problèmes d'ordre communicationnel, socio-cognitif et pragmatique ainsi qu'un manque d'empathie. Les résultats d'une première étude, portant sur deux cas tirés du vaste corpus constitué par UCLA (États-Unis), engagent à abandonner, en ce qui concerne le maniement de la référence, le schéma que l'on a tendance à associer *a priori* au syndrome d'Asperger et incitent à affiner les analyses des interactions entre adultes et enfants autistes, ce qui permettra d'améliorer la remédiation. — [16] Dans le corpus examiné (discours de Lysias ; *Harangues* et *Sur la Couronne* de Démosthène), C. Denizot a relevé 54 occurrences assurées de (pronom) relatif de liaison, c'est-à-dire de relatif précédé d'une pause syntaxique — marquée dans nos éditions par une ponctuation forte. Il s'agit de formes de ὅς, ἥ, ὅ (éventuellement avec -περ), à l'exclusion de οἷος ou ὅσος. Il faut renoncer à la conception traditionnelle selon laquelle le relatif de liaison équivaudrait à coordonnant + démonstratif. À la différence du démonstratif en effet, ce n'est pas un anaphorique mais un catégoriseur nominal (ayant des affinités sémantiques et pragmatiques avec l'article défini), apte à actualiser et thématiser. La démonstration est présentée de manière très pédagogique, avec d'excellents exemples bien commentés ; c'est ainsi que le quinzième et dernier (Lys., 1, 36, 1), où se succèdent un syntagme nominal avec article défini, un démonstratif et un relatif de liaison, en coréférence mais avec des modes de désignation différents du référent, permet d'illustrer et récapituler les points essentiels de la contribution. — [17] L'étude porte sur *anyway* initial de phrase, à valeur dite résomptive, qui permet au récit ou au discours de reprendre son cours après une digression contenant plusieurs relations prédicatives (cf. fr. *Bref…* ; *Quoi qu'il en soit…*). Le corpus — dont sont extraits neuf passages très minutieusement commentés — est constitué par le roman narratif à la 1re personne *The Catcher in the Rye* de J.D. Salinger (1951), dans lequel le narrateur est le personnage principal. C. Filippi-Deswelle montre comment *anyway*, sans cesser d'être un connecteur (adverbe de liaison), fonctionne comme marqueur discursif. C'est même précisément en tant que marque connective *et* cohésive / discursive qu'il peut rétablir la progression thématique interrompue par l'épisode digressif,

ce à quoi les marques anaphoriques qui lui font suite et avec lesquelles il est en cooccurrence ne pourraient à elles seules parvenir. La reconstitution de la séquence d'opérations énonciatives en œuvre (selon la méthode d'A. Culioli) et des opérations mentales sous-jacentes — qui révèle la proximité avec une configuration concessive — permet à l'auteur de dégager l'invariant de *anyway* : « il s'agit d'un marqueur de mise à distance après parcours, compatible avec un contexte anaphorique » (p. 362). L'analyse ne va pas sans un approfondissement passionnant du statut d'énonciateur ainsi que des relations entre énonciateur et coénonciateur (en l'occurrence le lecteur du roman).

Le volume comporte en outre la présentation des auteurs (des résumés auraient été aussi les bienvenus). Grâce à l'intérêt des phénomènes anaphoriques examinés, à la diversité des approches, à la richesse des analyses et des indications bibliographiques, cette publication atteint parfaitement le but visé par ses responsables tel qu'il est exprimé dans l'Avant-propos (p. 8) : « permettr[e] à chacun d'envisager de nouvelles distinctions et de nouvelles perspectives pour la langue qu'il étudie ».

Madeleine Keller.

Folke Josephson & Ingmar Söhrman (dir.), *Diachronic and Typological Perspectives on Verbs* (Collection « Studies in Language Companion Series », n° 134) : Amsterdam – Philadelphia, John Benjamins, 2013, viii et 443 pages.

Ce recueil d'articles, comme l'indique son titre, concerne principalement la diachronie et la typologie des catégories verbales, et en particulier, précisent les éditeurs (p. 1), celle du mode. Le lien entre typologie et diachronie est naturel : la diachronie comporte inévitablement une part d'hypothèse dont la typologie contribue à vérifier la vraisemblance, sinon à prouver le bien-fondé.

Quatre articles concernent directement les latinistes et les romanistes :

Gerd V. H. Haverling (« On tense and mood in conditional clauses from early to late Latin », p. 13-56) montre que l'indication de la chronologie par l'emploi d'un temps relatif dans les périodes conditionnelles se précise du latin de Plaute au latin classique mais tend à s'effacer par la suite, quand le passé prend une valeur modale avec les progrès de l'imparfait de l'indicatif aux dépens du subjonctif présent et imparfait.

Ingmar Söhrman (« Reference, aspectuality and modality in antepreterit [pluperfect] in Romance languages », p. 173-209) met en évidence, à côté de son emploi comme temps relatif d'imparfait du passé, des emplois perfectifs du plus-que-parfait sans référence à un autre procès passé, pour exprimer une valeur résultative, ainsi que des fonctions modales ; au passage (p. 177), l'auteur rappelle que dès le latin classique le plus-que-parfait de *esse* et *habere* est employé à la place du parfait et de l'imparfait, et (p. 178) que le plus-que-parfait n'est pas une création du latin : il existe déjà dans le système verbal indo-européen, si l'on adopte le modèle que suggère la comparaison du système grec et du système indo-iranien. Réduit à deux termes en latin dans le couple *infectum / perfectum*, le système ternaire de l'indo-européen resurgit dans les langues romanes, où le passé simple équivaut à l'ancien aoriste et le passé composé à l'ancien parfait : une évolution cyclique dont il est d'autres exemples, comme le retour de formes périphrastiques à des formes simples (par exemple au futur). Le plus-que-parfait présente par ailleurs des valeurs modales. Sa valeur d'éloignement confère à ce temps une force illocutoire, l'expression d'un rêve (*cette nuit, j'avais gagné un million = j'ai rêvé que j'avais gagné un million*), d'un jeu (*j'étais le mari et j'avais acheté une voiture*), de la politesse

(*j'étais venu vous dire*), de la déduction narrative (*comme la pelouse était humide, il avait plu* [= *il devait avoir plu*] *pendant la nuit*.

Biste Stengaard (« Subjects and objects with Latin *habere* and some of its Roman descendants », p. 211-221) étudie les origines de la disparition de la valeur lexicale du verbe *habere* en espagnol et en portugais, où il n'est guère conservé qu'à titre de morphème. Il apparaît que le sens possessif originel est bien conservé dans le latin du IVe siècle de notre ère à en juger par la *Peregrinatio Egeriae*, texte composé dans la péninsule Ibérique ou dans le sud de la France ; par exemple, face à *tenere* qui désigne la « tenure », *habere* s'applique à la « propriété ». L'auteur considère trois emplois notables dans le texte : le sens de « il y a », l'emploi comme auxiliaire, l'emploi au sens de « devoir » (« avoir à »), précurseur probable du futur. Ces valeurs se conservent dans les états anciens des langues romanes ibériques, ce qui ne laisse pas prévoir leur disparition ultérieure. Passant au plan sémantico-référentiel (p. 217), l'auteur considère *habere* comme un verbe « pseudo-transitif » dont le sujet est plutôt un patient qu'un agent. Pour rester sur le plan morpho-syntaxique, on peut rappeler que le verbe *avoir* du français n'admet pas le passage au passif.

Kristine Gunn Eide (« The case of unaccusatives in classical Portuguese », p. 411-423) étudie les changements intervenus entre le portugais classique et le portugais actuel dans la construction verbale dite en anglais *unaccusative,* celle de verbes qui, au plan morpho-syntaxique, sont au départ des intransitifs comme les autres mais qui diffèrent au plan sémantico-référentiel : leur sujet est le patient du procès (*la ficelle a cassé*). En portugais, cette différence a fini par se traduire dans la forme.

Les latinistes qui s'intéressent au domaine indo-européen dans son ensemble liront avec profit six autres contributions :

Judith Josephson (« The fate of the subjunctive in late middle Persian », p. 57-77) étudie la disparition et le remplacement du subjonctif hérité, encore bien représenté dans la période classique de la langue avec une valeur de futur et des emplois modaux (à la suite de la disparition de l'optatif). On rappellera à ce propos que la valeur future du subjonctif indo-européen est conservée en latin, où *erit*, *leget* sont d'anciens « subjonctifs ». Mais contrairement au moyen perse, le latin a conservé l'optatif *(siet)*.

Nadezhda Zorikhina Nilsson (« The negated imperative in Russian and other Slavic languages : aspectual and modal meanings », p. 79-106) étudie l'interaction de l'aspect, du mode et de la négation dans les langues slaves : la prohibition implique l'emploi de l'aspect imperfectif, sauf en slovène et en serbo-croate. L'auteur voit dans cette élimination du perfectif un exemple du remplacement du membre marqué de l'opposition d'aspect par le membre non-marqué, l'imperfectif.

Atle Grøn (« Aspect and tense in counterfactual main clauses : fake or real ? », p. 133-158) étudie un exemple d'interaction entre les catégories de temps, d'aspect et de mode dans l'expression de l'irréel (« counterfactual ») en russe et en français.

Eystein Dahl (« Typological change in Vedic », p. 261-298) soutient que dans l'histoire de cette langue, qui va du *Ṛgveda* aux textes les plus récents de la prose védique, l'aoriste a évolué de sa valeur initiale de prétérit perfectif à celle de passé immédiat. Curieusement, l'auteur néglige la distinction, pourtant bien établie, entre les parties anciennes et les parties récentes du *Ṛgveda*.

Ailbhe Ó Corráin (« On the evolution of verbal aspect in insular Celtic », p. 299-329) montre que le système verbal celtique, initialement temporal et ponctuel, s'est doté très tôt, dans les langues celtiques insulaires (y compris le breton), d'une expression imperfective mettant l'accent sur la durée du procès : accompagnant une forme personnelle du verbe être, le substantif verbal précédé d'une préposition signifiant « à » (vieil-irlandais *oc*), « dans » (gallois *yn)* « être en train de… ».

Plus tard, ce tour fournit un passif progressif (« être à son… »). Avec d'autres prépositions introductrices, il fournit un prétérit (« être après son… = avoir… »), un passif rétrospectif (« être après son… = après avoir été… ») et finalement un prospectif (« être vers, devant… »), qui peut équivaloir à un passif. Tout cet ensemble, qui repose sur la valeur locative, est moins isolé que ne l'affirme l'auteur (p. 324) : issu du locatif d'un nom verbal, l'infinitif latin équivaut à une forme personnelle dans l'infinitif de narration.

Kjartan Ottosson (« The anticausative and related categories in the old Germanic languages », p. 329-381) décrit la valeur de la formation verbale en *–na-*, la quatrième classe des verbes faibles, bien représentée en gotique et en nordique, résiduelle ailleurs, comme « anticausative » : sur l'adjectif *full-s* « plein », le gotique forme un déadjectival causatif *full-jan* « emplir et un déadjectival anticausatif *full-nan* « s'emplir ». Cette formation a été dite inchoative (ingressive, inceptive) à partir de cas isolés où elle l'est effectivement, quand la base considérée est un verbe d'état intransitif, gotique *wak-nan* « s'éveiller » en face de *wak-an* « veiller, être éveillé », mais la valeur anticausative se manifeste face à *(us)wakj-an* « éveiller » (allemand *wecken)*. Satisfaisante pour le germaniste, l'étude laisse le comparatiste sur sa faim : comment la formation en ***-n-,*** celle de *cernere, linere, sinere, spernere, sternere, -temnere*, qui fournit des transitifs a pu évoluer en un anticausatif intransitif ? Mais comme l'indique l'auteur (p. 347), tel n'était pas son objet.

Folke Josephson (« Directionality, case and actionality, p. 383-409) soutient que les particules enclitiques *–san* et *–kan* du hittite, employées en liaison des adverbes, des cas locaux et des verbes, sont liées à la catégorie du mode (dans un emploi particulier de ce terme).

Plusieurs autres articles portant sur des langues non indo-européennes (langues australiennes, turc, cree, araméen) ne concernent pas, même indirectement, le latiniste, et seront passés sous silence en dépit de l'intérêt qu'ils présentent pour la linguistique générale.

Jean Haudry.

Martti Leiwo, Hilla Halla-aho & Marja Vierros (dir.), *Variation and Change in Greek and Latin* (Collection « Papers and monographs of the Finnish Institute at Athens », n° 27) : Helsinki, Finnish Institute at Athens, 2012, iii et177 pages.

Ce mince volume à la présentation aérée et soigneuse sur papier glacé renferme dix contributions à un colloque du même titre tenu à Athènes en septembre 2009. Il entend illustrer les différentes pistes qui s'ouvrent dans un champ scientifique aussi vaste que protéiforme, puisqu'il englobe les dimensions historique (linguistique diachronique) et géographique aussi bien que sociologique ou littéraire. Après une rapide mise au point de Martti Leiwo (p. 1-11), qui donne le cadre général et insiste avec raison sur la différence entre variation et taxonomie — la première dépassant le cadre d'un discours sur la seconde en ce qu'elle intègre le champ des possibles, généralement en synchronie — Hilla Halla-aho pose sur le « bon latin » quelques questions déstabilisantes (« What does «Latin» mean ? A terminological pamphlet », p. 13-23). C'est ensuite T.V. Evans qui se penche sur les variations linguistiques et stylistiques que nous fournit le bel ensemble de papyrus documentaires du receveur Zénon et de son entourage (iii^{e} s. av. J.-C., environ 1800 pièces) : l'idiolecte est ici dans une situation doublement caractérisée par le cadre général de bilinguisme de l'administration ptolémaïque et le passage, interne au grec, d'une langue classique à la *koinè*. L'auteur retient comme explication de la variation le niveau socioculturel

des scribes plutôt que leur appartenance ethnique. La documentation papyrologique intéresse aussi Marja Vierros (« Phraseological variation in the agoranomic contracts from Pathyris », p. 43-56), tandis qu'Eleanor Dickey (« Latin loanwords in Greek : a preliminary analysis », p. 50-70) pose les bases théoriques d'une étude globale de l'influence du latin sur le grec, en abordant le problème de la constitution de ce corpus, certainement moindre que le chiffre problématique de près de trois mille unités lexicales avancé (sans liste) par tel chercheur du siècle dernier. Relevons dans la bibliographie terminale de cet article programmatique l'absence surprenante de toute référence à Mihaescu, qui reste une source solide, tant du point de vue des données que de la réflexion théorique. L'angle sous lequel P. Poccetti (p. 71-96) aborde la question de la variation dans les langues classiques est celui du reflet des théonymes grecs, sous leurs diverses formes dialectales d'exportation, dans les langues italiques. La multiplicité des variantes, adaptées à la phonologie (plus ou moins bien connue : cf. le messapien pour *Artémis*) de la langue d'accueil fait l'objet d'hypothèses prudentes pour les différentes formes que prennent les noms d'Achille, Ajax, Apollon, Artémis, Déméter, Hercule, Ulysse… Heikki Solin nous convie ensuite (« On the use of Greek in Campania », p. 97-111) à examiner plus précisément le modeste et suggestif témoignage de graffitis — parfois assez enchevêtrés, comme on peut le voir sur certaines illustrations photographiques — du *CIL* IV. Revenant à l'observation littéraire, Rolando Ferri (p. 115-137) étudie dans une très opérante perspective pragmatique les différentes manières d'exprimer le refus : « How to say no in Latin : negative terms, politeness and pragmatic Variation ». Si le renouvellement de la question du nominatif pluriel en *-as* (pour *-ae*), si sensible pour l'histoire de l'italo-roman, demande sans doute qu'on revienne sur l'intéressant dossier épigraphique examiné forcément un peu vite par Giovanbattista Galdi (p. 139-152), on doit à Gert Haverling un final ambitieux sur l'émergence littéraire d'un latin (tardif) de niveau parlé : « Literary late Latin and the development of the spoken language ».

Au total, un opuscule qui oscille entre observations théoriques (Halla-aho, Poccetti, Ferri, Galdi, Haverling) et études de cas : pour intéresser tous les linguistiques, langue et parole n'ont cependant pas toujours la même urgence scientifique…

Guillaume Bonnet.

A.M. Devine & Laurence D. Stephens, *Semantics for Latin*. *An Introduction* : Oxford, Oxford University Press, 2013, 453 pages.

Il existe en France toute une tradition de lexicologie et de sémantique latines qui s'intéresse à l'étude des mots et de leurs emplois dans une dimension historique en faisant une place particulière aux questions de polysémie et de synonymie. Autour de Cl. Moussy s'est constituée une véritable école qui a donné plusieurs livres et ouvrages collectifs ces vingt dernières années et qui participe au projet du Dictionnaire historique et linguistique de la langue latine (DHELL, accessible en ligne). L'ouvrage d'A.M. Devine et Laurence D. Stephens ne s'inscrit pas dans cette perspective de comparaison des mots et des sens, mais relève de la sémantique formelle. Il s'agit d'analyser les conditions nécessaires de l'expression du sens que sont les catégories relationnelles générales : les temps, les aspects, les structures argumentatives, la localisation, la quantification, la pluralité, la modification, la négation et la modalité. Ce sont là les 9 thèmes qui constituent les 9 chapitres du livre. L'ouvrage a de quoi dérouter ceux qui ne sont pas spécialistes de cette sémantique en raison d'une certaine technicité et d'un recours abondant à une formalisation mathématique

et logique passant par des arbres pouvant avoir huit niveaux. Une autre façon pour entrer dans le livre consiste à s'intéresser aux comparaisons conduites entre les moyens lexicaux et syntaxiques utilisés pour exprimer ces différentes catégories nécessaires au fonctionnement sémantique de la phrase.

L'on soulignera alors la précision des analyses appuyées sur des exemples variés et toujours fort bien choisis. Voici quelques exemples d'une sélection forcément arbitraire. Le vaste ensemble des compléments circonstanciels de lieu et des prépositions est ainsi organisé en directionnel (origine, route, but) et statique, ce domaine se divisant lui-même entre la nature du contact (proximité, intérieur, extérieur) et la position (devant, derrière, au-dessus, au-dessous, à côté de). Cette catégorisation donne un système général, mais en fait favorise guère la comparaison entre des termes proches (*pro* et *ante* p. 174-175) ou l'étude des pluralités d'emploi (*sub*). Les pages sur la quantification présentent de nombreux parallèles (la référence implicite par rapport à laquelle se mesure *aliquot* est bien inférieure à celle de *complures*), mais l'on aurait aimé des comparaisons entre *totus*, *omnis*, et *uniuersus*, entre *solus* et *unus*. Le chapitre sur la pluralité est important par les distinctions qu'il apporte, par exemple p. 265-268, entre le collectif (*dum milites… conuenirent* de Caes., *BG*, 1, 7) et le distributif (*nostri milites… gladios strinxerunt* de *BG*, 3, 93), au-delà de l'emploi commun de la forme de pluriel. Tout aussi important est le chapitre intitulé « Modification », qui concerne les emplois des adjectifs, un domaine peu étudié ces dernières années, alors qu'il présente bien des phénomènes notables : p. 295-296, l'adjectif n'a pas le même rapport avec le nom selon qu'il marque une restriction (*locis calidis serito* de Col., *De arb.*, 21, 1) ou apporte une description (*calidas Libyae harenas* de Luc., 1, 368) ; quant au tour du type *sed longior quam latior acies erat* de Liv., 27, 48, 7, l'emploi de la forme en *–ior* tient à ce que la comparaison porte non sur des propriétés, mais sur des degrés atteints par ces propriétés.

L'ouvrage, dont la présentation est impeccable, demande du temps pour pénétrer une théorie complexe, mais il livre alors des analyses riches, propres à ouvrir sur de nouvelles études (l'expression de l'intensité, les comparatifs et superlatifs). La bibliographie est exclusivement en anglais, ce qui est souvent le cas pour les ouvrages anglo-saxons, mais cela est fort regrettable quand, sur les questions au cœur de tel ou tel chapitre, existent en français des monographies qui ont fait date (A. Orlandini, *Grammaire fondamentale du latin*, t. 8 : *Négation et argumentation en latin* : Louvain – Paris, Peeters, 2001) ou des ouvrages collectifs qui, bien loin d'être de simples juxtapositions d'études, couvrent les principaux aspects d'un domaine : M. Fruyt & O. Spevak (dir.), *La quantification en latin* : Paris, L'Harmattan, 2010 ; Cl. Moussy (dir.), *Espace et temps en latin* : Paris, PUPS, 2011.

Jean-François Thomas.

Pedro Manuel Suárez Martínez, *Catégories grammaticales, systèmes grammaticaux et autres questions de linguistique latine* (Collection « Altertumswissenschaftliche Texte und Studien », n° 42) : Hildesheim – Zürich – New York, Olms, 2012, xxiii et 433 pages.

Sur les vingt et une études ici proposées par notre collègue de l'université d'Oviedo plane le souvenir de Jacqueline Dangel, qui devait les accueillir en 2007 dans la « Bibliothèque d'études classiques » qu'elle dirigeait chez Peeters, comme s'en explique l'auteur dans un second avant-propos dédié à sa mémoire. C'est dire si l'ouvrage, paru tardivement en Allemagne, et qu'introduit plus « classiquement » une préface de José Luís Moralejo, jouit d'une solide *auctoritas* pour les

francophones, qui apprécieront par ailleurs le choix de publier en français, et la délicatesse qui va jusqu'à privilégier un référencement conforme aux abréviations du Gaffiot et non à celles du *Thesaurus*.

L'auteur s'explique dans son premier avant-propos (p. IX-XVII) sur l'intention qui a présidé à la rédaction du présent ouvrage : il s'agissait de partager avec les lecteurs des réflexions personnelles — parfois iconoclastes, mais toujours libres — qui lui sont venues sur le « système de la langue » qu'il devait enseigner aux étudiants avancés de philologie classique. Sans l'agrégation comme point de mire, ni la perspective de ses attentes, par force académiques, un professeur espagnol est sans doute plus libre d'expérimenter auprès d'un public critique des idées, des opinions qu'il peut corriger ou polir au fil des réactions de l'auditoire et de sa propre maturation intellectuelle. C'est ainsi qu'il faut prendre les réflexions qu'il a ordonnées en trois sections : « Philologie et linguistique », « Catégories grammaticales et systèmes grammaticaux » (significativement repris dans le titre général) et « Fonctionnalisme et relations syntaxiques ». Le présent compte rendu ne peut détailler chacun des chapitres ; aussi nous proposons-nous de tous les signaler, en nous arrêtant ici ou là pour donner au lecteur une idée de ce qu'il pourra trouver dans ce véritable *companion*.

La première section défend, pour faire bref, la place du souci linguistique dans des études qui considèrent vite que philologie et littérature peuvent se passer de pareilles ratiocinations. Elle s'ouvre avec une étude intitulée « Linguistique et philologie classique » (p. 5-17), suivie de « Philologie, *grammatiké, grammatica*, grammaire » (p. 19-31), puis de « Grammaire et linguistique » (p. 33-42) et de « La lexématique, une composante de la grammaire latine ? » (p. 43-55) où sont reprises plus spécialement les recherches de Benjamín García Hernández. Le cinquième texte, « Anciennes, et surtout nouvelles fonctions du langage » (p. 58-84) rappelle et illustre (c'est bien un professeur qui écrit !) les fonctions du langage selon Jakobson : aux six identifiées (référentielle, appellative / conative, émotive, métalinguistique, phatique, poétique), à la fonction d'information qu'on joindra avec Jean Perrot, P. M. Suárez Martínez ajoute deux autres fonctions, translinguistique et analytique. La seconde des deux est à l'œuvre dans le choix que fait le locuteur d'utiliser, par exemple, un hyperonyme plutôt qu'un hyponyme ; quant à la première, c'est celle qui nous fait « lire entre les lignes » ou « comprendre à demi-mot » un interlocuteur — rappelons, pour mettre en perspective cet intéressant ajout, que la grammaire ancienne isolait des *nomina relatiua*, substantifs dont le sens même induit une relation qui apparaît dès qu'on les prononce : dire « père », c'est aussi sous-entendre « mère » ou « enfant », dire « jour » introduit « nuit », etc. À cet égard, la terminologie grecque est très claire : *ta* [scil. *onomata*] *pros ti*. Des réflexions sur la triple utilité culturelle, philologique et sociale du latin concluent cette partie liminaire : « Latin et société : à quoi sert le latin ? » (p. 99-109).

Le cœur de l'ouvrage, comme le dit lui-même l'auteur, est composé de réflexions tout aussi personnelles sur des éléments qui « font système » dans la langue latine. Successivement, on trouve des tableaux pertinents de ce que désignent la notion de « Catégories grammaticales » (p. 119-146), celles de mode (p. 147-168) et de voix (p. 177-194), le passif impersonnel (p. 195-208), le datif (p. 209-244). Après une réflexion sur les « système grammaticaux » (p. 245-261), on trouvera enfin, sur les pronoms, des remarques concernant les phoriques — plus brièvement en système (p. 263-266) et plus longuement en emploi (p. 265-299) — ainsi que sur les indéfinis (p. 301-345). Ce dernier développement propose une fort ingénieuse présentation du matériel lexical composant les « déterminants indéterminateurs » non phoriques (d'*aliquis* à *ceteri*) et phoriques (d'*is* à *quotquot*) en deux stemmata sémiques structurés selon des traits comme « duel », « négation », « quantité », « altérité », etc.

De l'ensemble constituant cette seconde partie se démarque enfin une étude plus systématique d'un laissé pour compte de nos syntaxes : l'impératif en subordonnée (p. 169-176), qu'on rencontre en particulier dans les relatives, avec des équivalences au subjonctif elles aussi embrassées ici.

La troisième partie, intitulée « Fonctionnalisme et sujet » (p. 351-372), est plus brève et interroge la coexistence d'un groupe au nominatif et d'un verbe personnel — ajoutons ici que certains grammairiens latins refusaient d'admettre comme correct un tour comme *Themistocles ueni ad te* (Nep., 2, 9, 2), cité p. 356 — ou de l'infinitif de narration. Suivent « Commutation et fonction d'objet » (p. 373-381 ; on réfléchira sur la notion d'objet prépositionnel indirect proposée pour le second complément de *liberare aliquem ab aliqua re*), un plus technique « Sur les propositions «régradées» (sic !), *nuper*, «dégradées», *quondam*, subordonnées, *potius*, fonctionnellement habilitées » et enfin (p. 405-411), un chapitre sur les « Constructions de qualité », tournant autour des génitifs et ablatifs adnominaux de qualité.

Une bonne bibliographie conclut un ouvrage riche et parfois déroutant : le ton de libre conversation généralement adopté, qui nous entraînerait pour un peu à lire à haute voix, n'étaient les imperfections parfois gênantes de la traduction française — relevons au passage le traitement « à l'anglaise » des titres, émaillés de majuscules parasites — est celui d'un pair qui livre à d'autres maîtres des réflexions parfois très personnelles, mais de bon sens. On ne peut mieux se mettre en situation d'enseigner par l'exemple la réflexion linguistique aux étudiants qu'en feuilletant ce volume pour y attraper un idée originale ici ou là. On pourra regretter que la constante référence à l'analyse linguistique pratiquée par le monde académique espagnol, référence généralement implicite mais parfois directe, quand P. M. Suárez Martínez reprend ou discute García Jurado, Baños Baños ou Correa, par exemple, laisse le lecteur parfois un peu suspendu, mais cette altitude pousse finalement le lecteur à se réapproprier les prémisses de raisonnements toujours stimulants. En l'occurrence, cette gymnastique intellectuelle vaut la peine qu'on y prend.

Guillaume Bonnet.

José Miguel Baños Baños (dir.), *Sintaxis del latín clásico* : Madrid, Liceus, 2009, 838 pages.

Voici une nouvelle preuve, dans le contexte actuel, de la vitalité des études de syntaxe latine : depuis une vingtaine d'années, les désormais vénérables syntaxes de Szantyr et Ernout-Thomas sont concurrencées par de nouveaux ouvrages de synthèse appuyant la présentation des données latines sur les acquis de la linguistique actuelle, et destinés au public universitaire (H. Pinkster, *Latin syntax and semantics*, trad. angl. H. Mulder, Londres, 1990 ; Chr. Touratier, *Syntaxe latine*, Louvain-la-Neuve, 1994 ; G. Serbat (dir.), *Grammaire fondamentale du latin*, Paris, 1994-2003 ; Ph. Baldi & P. Cuzzolin (dir.), *New Perspectives on Historical Latin Syntax*, Berlin, 2009-2011 etc.). Dans ce domaine on saluera donc chaleureusement la parution de la *Sintaxis del latín clásico,* important ouvrage collectif de nos collègues espagnols, qui constitue un nouveau témoignage de la vitalité et de la cohésion de la recherche en linguistique des langues anciennes outre Pyrénées.

C'est une grammaire ambitieuse de par son volume et son contenu, et le résultat est à la hauteur de cette ambition. Elle est rédigée en espagnol, y compris les résumés-synthèses qui introduisent judicieusement chaque chapitre, ce qui est en somme une marque de résistance à la toute-puissance de l'anglais. La rédaction en a été confiée, chapitre par chapitre, à neuf chercheurs renommés, O. Álvarez Huerta,

J. M. Baños Baños (coordinateur du projet), C. Cabrillana Leal, A. López Fonseca, C. Martín Puente, A. Ramos Guerreira, E. Tarriño Ruiz, M. E. Torrego Salcedo, J. de la Villa Polo. Un même arrière-plan théorique inspiré du fonctionnalisme hollandais assure la cohésion de l'ensemble, notamment au plan terminologique. En fin de livre, un index détaillé des sujets traités et des termes utilisés (pour certains desquels on aurait peut-être aimé, de façon séparée, une définition résumée) permet une circulation aisée dans le manuel.

Les points forts de ce manuel sont nombreux et on n'en citera que quelques-uns. Un chapitre introductif résume utilement l'apport successif, depuis un siècle, des divers courants linguistiques aux études de syntaxe latine. Dans les chapitres ultérieurs, la progression est classique (syntaxe nominale, syntaxe verbale, syntaxe des propositions), avec toutefois certaines originalités : le chapitre sur la concordance des temps et sur l'attraction modale se retrouve par exemple disjoint à la fois de la syntaxe verbale et de l'étude de la phrase complexe. Les analyses sont fines et respectent la complexité des faits. Chaque développement s'appuie sur d'abondants et pertinents exemples littéraires majoritairement de période classique (il s'agit, on le rappelle, d'une *Sintaxis del latín clásico*), mais utilement prolongés de temps à autre de citations tardo-latines illustrant le développement de telle ou telle construction ; un index final en rassemble les références. Une très riche bibliographie clôt l'ouvrage, regroupant et développant les notices bibliographiques spécifiques judicieusement postposées à chaque chapitre. Des données chiffrées sur corpus ou des tableaux récapitulatifs apportent à l'occasion un point d'appui intéressant aux exposés.

L'approche des données, tout au long des 25 chapitres, se fait méthodiquement et distinctement sur les trois niveaux, syntaxique, sémantique, et pragmatique. À ce propos, un petit regret : dans le chapitre autonome, très bienvenu, consacré à l'ordre des mots, le point de vue privilégié est largement pragmatique, mais les aspects syntaxiques du problème ne sont pas évoqués. Les développements les plus approfondis sont consacrés à la syntaxe casuelle d'un côté, à la phrase complexe de l'autre. Certains développements trouvent des échos d'un chapitre à un autre. À titre d'exemple, il y a ainsi une confrontation très pertinente entre coordonnants (chapitre 17) et connecteurs (chapitre 12). La complémentarité de l'exposé est moins sensible pour ce qui touche à la structure informative de la phrase simple, très bien décrite au chapitre 2, puis reprise au chapitre 15 (chapitre intitulé « Mode et modalité » et davantage consacré aux aspects logico-sémantiques et pragmatiques de la modalité qu'aux emplois des morphèmes modaux, impératif et subjonctif, qui auraient peut-être mérité en revanche un traitement plus détaillé).

Les renvois internes de chapitre à chapitre ne sont pas constants mais le relais est assuré, quoi qu'il en soit, par l'index final des sujets traités. On peut regretter éventuellement quelques parents pauvres, la phrase nominale par exemple, évoquée de façon assez fugitive. La négation dans ses divers aspects aurait peut-être mérité, à un endroit ou un autre, une présentation synthétique. Mais ces menues réflexions ne sont que le témoignage du profond intérêt suscité par la lecture d'un manuel stimulant, à la fois riche et clair, qui, par-delà la limite purement apparente imposée à certains par la langue, rendra d'éminents services aux étudiants comme, évidemment, aux chercheurs.

Lyliane Sznajder.

Antoine Foucher, *Lecture* ad metrum*, lecture* ad sensum *: études de métrique stylistique* (Collection « Latomus », n° 341) : Bruxelles, Latomus, 2013, 274 pages.

Les études métriques sont de vieille et illustre tradition française. On reconnaîtra à celle-ci la notable et presque singulière capacité à dépasser les austérités d'une métrique verbale qui a su se faire remarquablement rébarbative et d'une utilité qui s'apercevait de moins en moins. Héritier des Hellegouarc'h et des Dangel, Antoine Foucher propose toutefois une approche légèrement différente de celles de ses augustes *maiores*. Lecteur attentif d'Henri Meschonnic, disciple des intertextualistes, il propose de sortir la métrique des études strictement anciennes pour la soumettre à un éclairage non seulement extérieur mais aussi moderne. Il suit en cela un courant qui a déjà emporté bien de nos disciplines, et la linguistique la première, vers un salubre élargissement de perspective ; cela seul suffirait à donner du prix à son livre.

Sa démarche le porte à deux types d'enquêtes, qui parfois s'intriquent ; la première est d'ordre contrastive et lui sert à dégager les traits distinctifs de la transposition métrique du grec vers le latin ; la seconde est d'ordre endogène et doit amener à la clarification des liens qui unissent métrique et style. Dans l'un et l'autre cas, Antoine Foucher se place sur le plan de la langue avant de se glisser sur celui de la métrique selon une démarche bien plus propre à celle de la linguistique que de la traditionnelle métrique. Inclinant vers la stylistique, qu'il voit comme l'application d'un choix et l'exploitation d'un écart, il s'attache à considérer la métrique moins comme un en-soi rythmique que comme un ensemble de ressources expressives que le poète mobilise pour faire valoir son propos ; il ne s'agit donc plus de métrique stylistique — l'expression est déroutante — mais bel et bien de stylistique de la métrique ou, si l'on préfère, d'une manipulation du signifiant visant à l'amplification émotionnelle du signifié. Le signifiant est ici rythmique, selon une communauté qui le lie à la prose par le partage d'accents verbaux — qui ne se font poétiques que dans les lieux d'homodynie — par un désir pragmatique de mise en évidence, par le débit énonciatif, par le halètement de poumons qui ne peuvent servir efficacement que la grosse dizaine de syllabes d'un vers ou d'un côlon. Pour toutes ces raison, il serait peut-être préférable de chercher la spécificité du rythme poétique non pas dans une rythmicité mais dans une métricité qui lui viendrait d'un signifiant dont la linéarité quantitative serait spécifique. Mais ce sont là des détails.

Le livre d'Antoine Foucher s'organise en quatre parties précédées d'une *Introduction générale* (p. 7-17) qu'il faut lire avec attention sauf à accepter de se laisser dérouter par un ouvrage qui, sans elle, donnerait une impression d'éparpillement. Antoine Foucher y explique que métrique sans rythmique n'est que ruine de l'esthétique, que la stylistique est un objet soumis à des lois qui sont de nature communicationnelle, c'est-à-dire pragmatique ; il y rappelle également qu'il existe une intertextualité métrique, que le métricien ne peut être que statisticien et enfin qu'en matière de vers, tout n'est qu'énonciation. Ces quelques pages font comprendre que la métrique, comme tout phénomène langagier, actualisé ou non, tire son effet d'une action à la fois cognitive et émotionnelle ; on doit aussitôt ajouter qu'en matière rythmique, l'émotionnel est premier — peut-il d'ailleurs ne pas l'être ! L'auditeur antique, de même que le lecteur — ce qui revenait à peu près au même étant donné le mode de lecture personnelle — recevait une impression psychique de type musical destinée à le placer tout entier sous la domination de son système cérébral limbique ; de ce point de vue, l'encodage métrique, de même que l'encodage musical ou celui de la rhétorique, n'est jamais qu'un moyen perlocutif ; il met l'émetteur d'un message en mesure d'obtenir quelque chose de son récepteur ; dans le cas particulier de la rythmique énonciative, l'émetteur use de son cortex préfrontal pour agir sur

le système limbique de son récepteur — la raison manipule l'émotion. Le *munus persuadendi* est ainsi un but qui n'est pas assigné qu'à la rhétorique, il est celui de tout acte communicationnel ; en somme, ce livre aurait parfaitement pu s'intituler *Rhétorique de la métrique* !

Le chapitre 1 (p. 18-47 : « Le subjonctif d'indignation chez Plaute ») est le prétexte à une étude de cas où confluent lexique, syntaxe, tactique et pragmatique dans la constitution de ce qui est moins une expressivité qu'une esthétique. Personne assurément n'a jamais cru un instant que Plaute écrivait ce qui se parlait ni que le sénaire était — comme Cicéron le laisse pourtant penser — l'expression naturelle du *sermo uulgaris*. Antoine Foucher, en corrélant des formes de subjonctif et des placements métriques, dégage de fait une tactique de l'expressivité qui permet de constater de manière particulièrement nette les modes plautiniens de la domestication d'une oralité qui en devient littéraire sans pour autant perdre de cette sémantique du déplacement qui dénote l'expressivité orale.

Le chapitre 2 (p. 48-121 : « Essai de métrique verbale comparée : les ponts de l'hexamètre ») fait entrer de plain pied dans la théorie. La méthode est diachronique par nécessité et vise à dégager la spécificité de la pratique romaine d'une *oratio uincta* considérée selon le degré de synaphie, ou, si l'on préfère, de la plus ou moins grande coïncidence entre pieds et lexèmes. Par une étude diachroniquement très extensive, Antoine Foucher montre que le degré synaphique d'un poème fournit un bon indice de son degré de poéticité. On pourra coupler cet indice avec celui fourni par l'élision et tenter de monter qu'il existe une relation inverse entre synaphie et élision qui pourrait se formuler ainsi : moins un poème comporte d'élisions, plus il est hétérotaxique. Si cette relation trouvait à être validée, elle fournirait une bonne indication du degré d'oralité d'une *oratio uincta* que le fil du temps détachera progressivement de sa terre d'oralité première. À la lecture de ce très intéressant chapitre, on observera également les tentatives des Cicéron, Lucrèce et Catulle, les poètes des années cinquante, qui tentent chacun la création d'une poéticité qui ne serait plus archaïque.

Le chapitre 3 (p. 122-169 : « Les formes de la synaphie dans le trimètre grec et le sénaire latin ») amène Antoine Foucher à se confronter à l'histoire — épineuse d'être lacunaire — d'un vers latin que sa progressive régularisation a éloigné de l'oralité. Les adaptations que fournit Cicéron de tragiques grecs offrent un matériau parfaitement adapté à l'observation d'un état intermédiaire entre le sénaire archaïque et le trimètre classique. C'est toutefois l'accent mis sur la pratique de l'enjambement qui rend ce chapitre particulièrement intéressant. L'usage de ce qu'il faut appeler une hétérométrie est un procédé que le poète se donne pour échapper au vers. Pour les poètes épiques ou lyriques, il est un moyen d'augmenter le degré synaphique en l'étendant du lexème au vers ; aux poètes satiriques, il permet de faire oublier le vers et de tendre à l'oralité de l'*oratio soluta*. Moyen ambivalent, l'hétérométrie, ou synaphie suprasegmentale, est surtout un artifice dont le poète se sert, ce qu'Antoine Foucher montre parfaitement, pour conférer à son poème la coloration oratoire que lui donne une colométrie dont la portée n'est plus celle d'un vers mais celle de la phrase. On en arrive à cette conclusion qu'un poème porte un double réglage énonciatif : une colométrie rythmique et une colométrie phrastique. En observer le jeu permet d'évaluer une plus ou moins grande distance de l'*oratio uincta* par rapport soit à l'*oratio numerosa* soit à l'*oratio soluta*. Le choix final est dicté par la direction donnée au poème vers une plus ou moins grande oralité, les poètes épiques ou lyriques contrastant alors polairement avec les satiristes.

Le chapitre 4 (p. 170-246 : « Les parties versifiées de l'*Apocoloquintose* : étude de métrique stylistique ») contient une autre étude de cas. La mise en parallèle du texte avec celui de l'*Hercules furens* illustre parfaitement ce qui doit s'entendre

comme une intertextualité métrique. Antoine Foucher y montre que l'étiquette « satire ménippée » que la tradition attache à l'*Apocoloquintose* n'est qu'un pis-aller imposé par une incapacité à définir proprement un genre porté par des témoins trop lacunaire pour autoriser la conclusion. Pied à pied, il fait valoir l'usage comiquement détourné de mètres d'essence tragiquement dévouée à l'expression d'une *nenia*. Plus intéressante encore est la mise en évidence d'une esthétique poétique néronienne qui s'aperçoit jusque dans les usages métriques. Elle naît du contraste voulu entre une lourdeur claudienne et une effervescence néronienne. Sénèque, en intertextualiste conscient de lui-même, porte par sa propre pratique un jugement, certes bien prudent face à des excès expressifs envers lesquels Perse aura moins de délicatesse.

On aura compris que le travail d'Antoine Foucher ne s'adresse pas exclusivement au peuple ardent et rare des métriciens ; certes sa matière est d'une austérité qui exige la lecture lente et attentive mais elle ouvre la conscience de littéraires parfois trop portés à un exclusivisme thématique qui leur fait oublier que la métricité possède elle aussi un sens — celui d'un autre signifié du signifiant.

Carole Fry.

J.N. Adams, *Social Variation and the Latin Language* : Cambridge, Cambridge University Press, 2013, xxi et 933 pages.

Annoncé en 2007, avec *The Regional Diversification of Latin, 200 BC – AD 600* (voir *REL*, 86, 2008, p. 251-254, ajouter la date !), ce gros livre était attendu avec impatience ; l'étendue de l'enquête justifie ce délai. Depuis 1971, J.N. Adams étudie à fond les œuvres non littéraires dont la langue répond inégalement aux normes du latin grammatical. Il a ainsi pris en compte les comiques archaïques et Lucilius, avant le *Bellum Africum*, Pétrone, Pelagonius, l'Anonyme II de Valois et les *Annales regni Francorum* ; d'autre part, il s'est fait une spécialité des écrits de circonstance récemment découverts sur supports variés : les planchettes de Vindolanda, les lettres de Claudius Terentianus sur papyrus, les *ostraca* de Bu Njem, les assiettes de La Graufesenque, les tablettes des *Sulpicii* (Murécine), les graffites de Pompéi (après Väänänen) et les ardoises visigotiques entre autres. Il a, ce faisant, accumulé dans les trente-six publications citées une énorme documentation, une véritable banque de données présentée ici selon un plan linguistique comprenant trente rubriques.

Le sujet traité est le *vulgar Latin*, terme commode mais critiquable, car il dérive en dernière analyse de l'italien *volgare*, qui désignait les parlers vernaculaires opposés au latin appris. Jamais un grammairien latin n'a émis une telle hypothèse. Pour qualifier la langue parlée du niveau inférieur, on se sert de *plēbeius*, *humilis*, *rusticus sermō*, qui l'a emporté (*uulgāris* signifie seulement « usuel, courant » comme l'adverbe *uulgō*). « Latin parlé » est meilleur, ce n'est qu'une affaire de style, alors que certains théoriciens, représentés ici par Pulgram ont supposé une diglossie fondée sur un latin littéraire figé et une langue populaire autonome, une hypostase qui évolue de son côté dès le début. En réalité, il y a des contacts permanents dans les deux sens, tout le monde le sait. Curieusement, le parler ordinaire est ici qualifié de *non-standard*, en fait c'est lui le « standard », à la différence de la prose d'art. À propos de chaque divergence, la question qui se pose (on n'a pas attendu pour le faire !) est de savoir si c'est un phénomène « diastratique » ou non ; or souvent les faits présumés « vulgaires » se retrouvent chez les bons auteurs, quelquefois avant les attestations traditionnelles. C'est un des grands mérites de l'exposé de J.N. Adams. Le second est la discussion philologique très poussée d'une quantité d'exemples avec citation des spécialistes.

Voici l'analyse du plan suivi, à vrai dire assez fluctuant et parfois bizarre :

1. I **Introduction** : Latin vulgaire

2. II **Phonologie et orthographe**

III. *vocalisme*

-ĭ > *e* (fermé) : depuis l'époque républicaine et partout,

ŭ > *o* (fermé) : *id.* (*semol*).

IV. *diphtongues* : *ae* > *e* long, mais ouvert (ensuite confondu avec *e* bref, ouvert).

Varron garantit la diphtongue *ae*, *LL*, 5, 97 pour *haedus* face à *hēdus* rural. L'*apex* dans *áe* semble privilégier la diphtongue, avec syllabe longue, à moins que le groupe ne caractérise un *e* long ouvert (*e* notant la longue fermée). En tout cas all. *Kaiser* témoigne d'une prononciation soignée. Le remplacement du système quantitatif par le timbre (ouvert / fermé) produit deux *e* (*ae* ayant un produit ouvert va donc avec *ĕ*) et deux *o*, c'est-à-dire un système *a, i, u, e* ouvert / fermé, *o* ouvert / fermé, soit 7 timbres, ce que laisse entendre un texte de Macrobe, *Somn.*, 1, 6, 70 (avec la note 164 d'Armisen-Marchetti, t. 1, Paris, Les Belles Lettres, CUF, 2001).

au a mieux résisté comme le montre fr. *chou* avec *ch*, de même que *chèvre*, face à *corps* (mais all. *Kohl*) ou encore *augustus* > août.

V. *syncope* : phénomène général (*caldus, audacter, domnus*).

VI. *hiatus* : un *I* révèle la yodisation de *-i-* (*maIor, PutIolis, mulIerem*), tandis que *u* est absorbé devant *u* : *battunt* ou *o* : *quator*. La palatalisation peut entraîner une affriquée, *oze* pour *hodiē.*

VII. *aspiration* : disparaît à l'initiale (*omō*) et à l'intervocalique (*cortem*), mais défendue par les grammairiens.

VIII. *consonnes finales*, *-m* effacé avec la voyelle en hiatus (*animaduertī*), manque souvent ailleurs, mais cas des monosyllabes (*rem, quem, sum*) ; *-s* faible en latin archaïque sera rétabli, manque davantage à La Graufesenque dans les documents gaulois ; *-t / -d* souvent omis en latin archaïque, destinée inégale : le gallo-latin les maintient et ils survivent dans les liaisons ; cas spécial des monosyllabes : it. *e(d).*

IX. *assimilation* de *-ct-*, it. *notte*, mais fr. *nuit* (palatalisation) ; *-ns-* tend à se simplifier dès le début (*totiēs / totiens, mensa / mēsa*).

X. *b* et *v* : confusion courante dès le Ier siècle, β pour *v* ; mais aussi maintien : fr. *bien* et *vient*, fusion en espagnol et en gascon, trait populaire.

XI. *conclusion*

3. **Cas et préposition**

XII. *nominatif et accusatif* : le premier s'est parfois maintenu (fr. *fils*, *prêtre, peintre, Charles*), son emploi en apposition relève de l'autonymie. Emplois spéciaux de l'accusatif, rappellent l'accusatif de « rubrique » signalé par E. Löfstedt ; sujet d'un verbe passif, *fit ōrātiōnem*, il laisse transparaître le tour actif : *faciunt.* Le pluriel gallo-roman en *-ās* peut aussi avoir une origine celtique.

XIII. *cas obliques et usages prépositionnels*, exemple caractéristique des noms de villes (la préposition est courante chez Tite Live) ; *per* concurrence l'ablatif, comme *ex.* Même phénomène avec le génitif et *dē* : *locī ipsius, id est dē Libiade* (Égérie). Le datif est doublé par *ad*, avec les verbes de parole ou d'attribution, de plus en plus souvent, depuis Plaute (avec une nuance cependant, car la préposition devient banale). La réalité est très complexe.

XIV. *quelques particularités de l'accusatif* : prix (*quantum*), double accusatif.

XV. *locatif marquant la direction* : confusion inévitable entre les questions *quō* et *ubi*, de même *intrā* et *intus.* Les appellations de villes recourent ainsi au locatif : *Ascoli*, à l'accusatif *Parīsiōs* mais surtout *Parīsius*, et à l'ablatif *Aquīs* > *Aix*.

XVI. *le datif réflexif* : extension du datif éthique (*ecce tibi*) avec les verbes transitifs (*quid tibi uīs* ?) ou intransitifs (*sibi dolēre*), fréquent en latin tardif et bien représenté en français (*se mourir, s'en aller*).

XVII. *préposition et expressions comparatives* : la construction avec l'ablatif est de type littéraire et peut être renforcée par *ex* et *dē* (à partir de Tertullien ?).

XVIII. *cas et préposition* : quelques conclusions ; d'abord une tablette visigotique du VII^e^ siècle où *domus* est construit douze fois avec préposition, chose impossible en latin classique (*domum, domō, domī*), évidemment.

4. **Morphologie et syntaxe des noms, pronoms et adverbes**

XIX. *genre* : il a subi la perte du neutre, concurrencé par le masculin (*caelus, uinus*), mais il reste solide dans les pronoms (*quid* > fr. *quoi*, *cet*, *ce,* afr. *cel*, *tel*, *el = aliud*) ; son pluriel a fourni un collectif : *feuille*, passé au féminin (cf. *arme*) mais il reste *cerfeuil* et *chèvrefeuil.* En afr., on peut considérer : *il coûte cher*, *il a beau faire* comme des neutres, car ils ne prennent pas le *-s* du cas-sujet masculin : *bel est.* Beaucoup de produits romans.

XX. *démonstratifs et variation morphologique* : domination de *ille* et effacement de *is*, renforcement par *-ce*, datif féminin en *-ei*, préfixation de *ecce*, usage de *eccum.*

XXI. *article et démonstratifs* : influence du grec ? *Ipse* anaphorique (Égérie), *īdem* (Pelagonius), retarder la fonction d'*ille* comme articloïde (VIII^e^ siècle).

XXII. *suffixation surtout adjectivale* : pas vulgarisme *(-īnus, -ānus, -iō*, etc.). Hybrides : par exemple *ēbriācus*, qui aurait un suffixe gaulois. De fait *-ăcus* de *cardiacus* etc. est d'origine grecque.

XXIII. *adverbes composés et prépositions* : *deintus* > fr. *dans* sont dénoncés par les grammairiens et remportent un certain succès (*de ab* > it. *da*).

5. **Aspects de la morphologie et de la syntaxe verbales**

XXIV. *participe passé avec habeō* : longtemps encore sens fort de « tenir » (cf. fr. *il a les mains jointes ≠ il a joint les mains*), ensuite banalisation : *repertum habeō.* Le départ est littéraire (cf. Caes. : *effectum habere*).

XXV. *futur périphrastique et présent-futur* : renouvellement complet du futur, sauf *erō* > afr. *ier,* concurrence du présent-futur d'origine expressive et périphrases avec *uolō* (roum. *voi*, cf. grec mod. avec θα), mais surtout *habeō* avec l'infinitif, plus ou moins soudés (cf. espagnol). D'abord modal (cf. *dēbeō*), il se fige depuis le III^e^ siècle. Il existe une opposition modale entre *habēbam* (irr. du prés.) et *habuī* (irr. du passé).

XXVI. *réfléchi et passif* : le passif est assez rare (on le savait déjà !), mais emploi massif chez Anthime. Le réfléchi est en concurrence avec le « médio-passif » dès le début, c'est le sens de *se seruare* « se conserver » (sans stimulus extérieur). C'est un tour vif qui plaît aux poètes et à certains techniciens (par exemple les géographes : Mela ou les naturalistes comme Pline). Végèce garde souvent les réfléchis du *Chiron*, ce n'est donc pas une affaire de style. Autres tours : *ueniō* (et *dēueniō*), *fiō* et naturellement *sum* avec le participe passé.

XXVII. *l'ablatif du gérondif et le participe présent* : le premier est instrumental et le second apposé, mais bientôt il y a échange entre les deux, ainsi en français : *la victoire en chantant* ; le processus est ancien.

6. **Aspects de la subordination**

XXVIII. *discours indirect* : *dicere quod* (*quia, quoniam*) remplace la proposition infinitive (cf. grec ?), les premiers exemples sont anciens.

XXIX. *question indirecte* : l'indicatif est d'abord clairsemé, encore proche de l'interrogation directe (on corrige à tort les lettres de Cicéron ; exemples chez Virgile et usage de Pétrone). Il y a aussi des cas d'emploi de l'infinitif depuis Cicéron : *nihil habeō ad tē scrībere = quod ad tē scrībam*, qui se multiplieront par la suite : *nescit quō flectere.*

7. **Aspects du lexique et ordre des mots**

XXX. *lexique* : *uectūra* « voiture » déjà à Vindolanda ; exemples bien connus des parties du corps : *testa* (d'abord « crâne »), *auricula* (cf. fr. *ormeau* < *auris maris*), *bucca*, *rostrum*, *ficātum*, *coxa* etc.

XXXI. *l'expression du verbe « aller » :* supplétisme de *īre*, avec *uādere* et *ambulāre* (outre *fuī*) ; étudié depuis Plaute.

XXXII. *ordre des mots* : SOV devient SVO, de même V-aux. > aux.-V.

XXXIII. *conclusions finales* (p. 841-871) : reprennent les principaux acquis des chapitres précédents, notamment la réduction du rôle accordé au langage populaire.

Le vernis socio-linguistique (il fallait au moins citer *Viva voce*, 1992, de M. Banniard qui en fait grand usage) ne cache pas la méthode philologique qui prédomine : les exemples sont épluchés, parfois longuement, ce qui grossit beaucoup ce livre touffu et rend sa consultation malaisée. Les renvois intérieurs avec numéros des chapitres et de leurs subdivisions ne sont pas pratiques, car les chiffres ne sont pas donnés dans le titre courant. Ce n'est pas la concision de Väänänen, même si l'apport est énorme. La bibliographie énumère près de mille livres et articles dûment cités et utilisés, mais un simple renvoi est décourageant. L'acribie tourne un peu au pointillisme, parfois vétilleux. Le goût du détail amène des additions, voire des répétitions. Cependant il y a des manques (l'absence de *-mente* est signalée) ; rien sur le sort des déponents devenus semi-déponents ; fr. *il est né, mort* subsiste encore, de là aussi l'auxiliaire *être* au passé composé de certains intransitifs (fr. *partir, aller*) et du réfléchi. C'est une lecture souvent gratifiante mais parfois difficile. Une fois de plus J.N. Adams a produit un livre capital, qui renouvelle une grande question : le passage du latin aux langues romanes. Il reste à incorporer ses multiples trouvailles dans des manuels rajeunis de consultation facile.

Pierre Flobert.

Marc Baratin, Bernard Colombat & Louis Holtz (dir.), *Priscien. Transmission et refondation de la grammaire de l'antiquité aux modernes* (Collection « Studia Artistarum, Études sur la Faculté des Arts dans les Universités Médiévales », n° 21) : Turnhout, Brepols, xxii et 770 pages.

Ce fort volume présente l'état de la recherche à la suite du colloque international tenu à l'ENS-LSH de Lyon, du 10 au 14 octobre 2006. Les actes qui composent le volume fournissent un panorama incontournable des nombreux aspects de la personnalité et de l'ouvrage de Priscien ainsi que de son influence sur la grammaire au Moyen Âge et de ses reflets dans les descriptions grammaticales des langues européennes modernes. Priscien occupe une position tout à fait spéciale parmi les grammairiens latins en tant que point de croisement entre Orient et Occident d'une part, et comme trait d'union, d'autre part, entre Antiquité et Moyen Âge. De son influence immense jusqu'à l'époque moderne non seulement dans les approches linguistiques, mais aussi dans d'autres domaines (la poésie, la philosophie, la littérature, les arts figurés), ce recueil d'études fournit un aperçu détaillé et varié, marqué par une grande rigueur philologique.

Les études sont soigneusement distribuées en six chapitres par les éditeurs du volume. Le premier exploite toutes les données fournies par le grammairien au sujet de sa vie et de son activité (G. Ballaira), ce qui permet de confirmer son origine africaine grâce à de nombreux exemples (G. Bonnet).

Le chapitre 2 est consacré aux aspects divers de la transmission du texte. Un aperçu général de la diffusion de l'ouvrage de Priscien à travers l'histoire de ses manuscrits jusqu'à la Renaissance est esquissé par L. Holtz, tandis qu'A. Alqvist et O. Szerwiniack se concentrent sur la connaissance de Priscien chez les Irlandais et les Anglo-Saxons durant le Haut Moyen Âge et que, par ailleurs, E. Antonets

présente la liste complète des manuscrits des bibliothèques — encore mal connues sous ce rapport — de Saint-Pétersbourg et de Moscou.

Dans le chapitre 3 sont réunies les contributions traitant des sources de l'*ars Prisciani* — tel est le nom originel que les éditeurs restituent aux *Institutions Grammaticales* — réparties entre philosophie et grammaire, conformément aux liaisons profondes qui les unissent dans la pensée linguistique grecque. La philosophie occupe une place spéciale, illustrée d'une manière efficace par les études diverses qui dégagent la stratification des modèles de classement des faits de langue dans la philosophie grecque, depuis Platon jusqu'aux Stoïciens, dont un panorama général est offert par S. Ebbesen. Les traces et les effets de ces liens se manifestent dans la terminologie (par ex. les mots *substance* et *accident*, mis en valeur par A. Garcea), dans l'emploi des catégories pour le classement des adjectifs (A. Luhtala), ou la classification stoïcienne du prédicat, dont s'est occupé M. Baratin. Signalons également, à propos des sources grammaticales — au sens technique du terme — les contributions de J. Lallot, A. Schmidhauser, V. Lomanto, F. Bertini et L. Cristante, qui s'harmonisent parfaitement en esquissant un tableau à la fois complet et détaillé. J. Lallot focalise son attention sur les rapports de Priscien avec Apollonios Dyscole au sujet des pronoms, alors que V. Lomanto donne un aperçu de la présence de Varron chez Priscien. M. Keller et L. Cristante insistent sur les relations et les comparaisons avec d'autres grammairiens tardifs, ses compatriotes, tels que Nonius Marcellus et Martianus Capella. Un aperçu des étymologies de Priscien par R. Maltby couronne ce chapitre si riche.

Le chapitre 4 est consacré à la partition et aux aspects du contenu de l'ouvrage de Priscien en parvenant au cœur des faits de langue. Les procédés de la composition et leurs retombées dans les éditions ont été l'objet des analyses de M. De Nonno. Dans le domaine de la phonétique l'étude de F. Biville, consacrée aux unités phoniques, trouve un écho dans celle de C. Conduché, concentrée sur la syllabe, étudiée aussi dans la perspective morphologique. G. Calboli et P. Flobert traitent des catégories rattachées au verbe, respectivement le mode et la diathèse, avec la compétence qui est propre à la hauteur de leurs vues. L'analyse du pronom comme catégorie morphosémantique, conduite par P. Swiggers et A. Wouters, sert à mettre en valeur la démarche méthodique suivie par Priscien dans la description des structures du latin. L'accent sur les particules, spécialement les connecteurs, est posé par J. Barnes, alors que M. Pugliarello s'occupe en parallèle des interjections. Les deux contributions, qui se répondent en raison de la position spéciale de ces parties du discours, à mi-chemin entre grammaire et lexique, s'avèrent bien utiles aussi dans la perspective de l'emploi pragmatique de ces mots-outils dont Priscien fait preuve.

Après une section plus succincte, consacrée aux *Scripta Minora* — notamment les *Praeexcitamina*, étudiés par M. Martinho et le *De Accentibus*, dont l'attribution à Priscien est douteuse — le chapitre le plus dense, puisqu'il occupe plus qu'un tiers du volume, est réservé à la réception de Priscien. Le rôle incontournable joué par le grammairien dans l'enseignement ainsi que dans la description du latin et des autres langues de l'Europe occidentale justifie cette disproportion. L'éventail des thèmes abordés s'ouvre sur les gloses carolingiennes et se termine par les reflets de Priscien dans la lexicographie et la grammaire du français du XV^e^ au XVIII^e^ siècle, avec un regard spécial sur le classement des parties du discours et sur le système de la syntaxe chez les Encyclopédistes. Au total, la majorité des contributions qui animent ce chapitre nous montrent d'une manière détaillée la profondeur de l'influence de Priscien dans les *artes liberales* au Moyen Âge et à la Renaissance.

La clôture du volume par P. De Paolis contient la présentation d'un projet de catalogue des manuscrits d'ouvrages grammaticaux de l'Antiquité tardive et du Haut Moyen Âge, visant à servir d'outil pour toute étude sur les grammairiens anciens. Un système d'index intégrés (par thèmes, mots, auteurs anciens et modernes, textes

cités) permettra un accès rapide pour une consultation ponctuelle, ce qui fait ressortir la valeur de l'ouvrage bien au-delà des actes d'un colloque.

Tant pour sa richesse que pour sa variété, ce volume peut être considéré comme une référence pour les enquêtes à venir sur la figure et l'activité de Priscien ainsi que pour l'étude des aspects innombrables de son influence dans la pensée du monde occidental : une sorte d'encyclopédie concernant le plus encyclopédique des grammairiens anciens.

Paolo Poccetti.

Frédérique Biville, Marie-Karine Lhommé & Daniel Vallat (dir.), *Latin vulgaire – latin tardif IX*. Actes du IX^e^ colloque international sur le latin vulgaire et tardif (Lyon, 2-6 septembre 2009) (Collection de la Maison de l'Orient et de la Méditerranée, n° 49, Série Linguistique et philologie, n° 8) : Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 2012, 1086 pages.

Avec les actes du précédent colloque, on avait l'impression d'avoir atteint le point culminant en volume. Eh bien, les actes du IX^e^ colloque font encore mieux : 1086 pages ! Il est clair qu'on a dépassé le stade du simple intérêt scientifique pour parvenir à un engouement sur les raisons duquel il serait bon de s'interroger. Le volume est dédié à la mémoire de Jacques André, qui fut étudiant à la Faculté des Lettres de Lyon, avant d'embrasser la carrière de latiniste qu'on lui connaît, pendant laquelle il manifesta un intérêt marqué pour les formes « non conventionnelles » de latin. Le gabarit hors normes du volume est un défi à la recension. Les communications, au nombre de soixante-dix-sept abordent presque tous les aspects de la question, et ont été réparties en quatre sections : « La variation linguistique », « Le système linguistique latin et son évolution en roman », « Les lexiques latin et roman », « Textes et documents ». De toute façon, le « latin vulgaire » est partout, puisqu'il y a des traits de « vulgarité » (de latin oral, relâché, familier, comme on voudra, voir L. Callebat, « Vulgaire et vulgarité ») même dans les textes réputés les plus « classiques », les plus normés (voir la communication au titre doucement provocateur de M. Banniard, « Le latin classique existe-t-il ? »). Au-dessus de toute la réflexion sur le latin tardif et vulgaire plane bien évidemment la question de la genèse des langues romanes, qui se joue entre V^e^ et IX^e^ s., mais qui reste, et risque de rester encore longtemps, si ce n'est définitivement, une sorte de trou noir autour duquel tournent sans relâche les linguistes. Les communications nous ont paru stimulantes et nous reconnaissons nous être beaucoup instruit en parcourant le recueil. Ce qu'on attend désormais non sans impatience, c'est que ces nombreuses études de détail donnent lieu à des synthèses, même si nous sommes bien conscient que le projet devient de plus en plus difficile à mesure que les faits dévoilent leur étonnante complexité.

Jean-Paul Brachet.

Juhani Härmä (dir.), *Veikko Väänänen, latiniste et romaniste : un bilan* (Collection « Publications romanes de l'Université de Helsinki », n° 5) : Helsinki, Université de Helsinki, 2012, 153 pages.

La grande valeur de Veikko Väänänen (1905-1997) a été mondialement reconnue dès la publication, en 1937, de sa thèse, *Le latin vulgaire des inscriptions pompéiennes*, qui a eu le privilège d'être rééditée deux fois à Berlin en 1959 et en 1966,

avec une mise à jour. Le sujet était presque neuf à l'époque et, depuis, son traitement est considéré comme définitif, sauf découvertes nouvelles ; tout le matériel avait été minutieusement classé et expliqué. C'est le noyau de l'*Introduction au latin vulgaire* parue en 1964 à Paris et rééditée en 1967, augmentée d'une *Anthologie*, la 3e édition revue datant de 1981 ; elle intègre et enrichit les corrections de la traduction italienne de 1974 ; depuis, la traduction espagnole en 3e édition (2003) donne le texte définitif de ce manuel classique. La troisième œuvre fondamentale date de 1987 : *Le journal-épître d'Égérie* ; cette étude synthétique complète de la langue se place désormais aux côtés du célèbre commentaire d'E. Löfstedt (1911) qui traitait à fond seulement quelques traits choisis caractéristiques. V. Väänänen, dans son allocution au savant suédois, en 1943, s'était défini comme son élève : *te quodam modo magistro usus*. Quatrième pilier : ses *Recherches et récréations latino-romanes* (Naples, 1981) ; la qualification de « récréations » (déjà Marouzeau en 1940) est instructive, car V. Väänänen avait horreur du pédantisme et savait rendre la science aimable et attirante. Aimant rire, il privilégiait les textes vivants et amusants, les miracles et les fabliaux (il en a édité plusieurs), les graffites badins, voire licencieux, plutôt que les épitaphes. Grand marcheur (il était aussi adepte du ski de fond), il s'est senti en affinité avec Égérie, la pèlerine infatigable. La grammaire lui plaisait à propos des formules populaires, des proverbes, des locutions imagées. Il était donc prédestiné à renouveler l'étude du latin parlé préroman en combinant les justifications latines et les applications romanes. Le professeur dynamique et souriant attirait les étudiants, savait les stimuler et les aider à trouver leur voie. Très ouvert à la littérature moderne et contemporaine, son patronage nous a valu les excellentes éditions de Marguerite de Navarre publiées par R. Salminen, fidèle entre les fidèles. Sa consécration coïncide avec la direction de l'*Institut finlandais de Rome*, à la Villa Lante, qui conduisit à des fouilles fructueuses au Vatican et sur le Palatin, rapidement publiées. Malgré sa modestie, il fut célébré dès 1965, par des *Mélanges* parus dans les *Neophil. Mitteil.,* puis par ses *Recherches et récréations* (1981, v. *REL*, 60, 1982, p. 545-546), reprise de vingt-huit articles, dont cinq inédits. Après sa disparition, il reçut en 2000 l'hommage de B. García Hernández et de ses élèves espagnols, *Latín vulgar y tardío* (v. *REL*, 79, 2001, p. 238-239). Ce *Bilan* émane de quatre de ses élèves et collègues finlandais, sous la direction de J. Härmä.

H. Solin (« Le latiniste Veikko Väänänen », p. 9-67) examine en détail ses idées sur la latin de Pompéi, qu'il étudie lui-même en tant qu'épigraphiste depuis longtemps. Le nominatif pluriel en *-ās* est-il osque ou préroman ? V. Väänänen a choisi peu à peu la première explication, moins coûteuse, car l'état préroman était encore loin du Ier siècle. Il fait bien entendu état des nouveautés (10150) : *laguncularium, salsamentarium* (encore italien), *minutarium* (au pluriel). Çà et là des corrections et des additions : *mi libuit* (6884), *Barnaeus* (1868), *ascultat* (4008), *Purami* (1382 a), *Posprus* (6826), *ordire* (1308), *Alogiosus* (8098), *persuauissime* (10675), *Licisca* (6889), le *datiuus sympatheticus* (cf. H. / Sz., 94-96, après correction, le pronom remplaçant l'adjectif possessif), *car* = *quare* (4874). Sont passés ensuite en revue l'*Introduction* (ajouter que la graphie *-onsus* de *formonsus* est bien expliquée p. 64, n. 1 ; on comparera, pour l'emphase, le *h* de *pulcher*), qualifiée d' « excellente », avant les *Recherches et récréations*, les monographies et *Égérie*, avec quelques réserves ; H. Solin ne pèche pas par excès d'indulgence, tant mieux, car ses compliments, nombreux, n'en ont que plus de prix !

P. Castrén (« À Rome et à Pompéi en compagnie de Veikko Väänänen », p. 69-78), son élève et son collaborateur (les inscriptions de la Maison de Tibère), rappelle la période italienne de son Maître, à Rome et à Pompéi, son amitié avec M. Della Corte, qui lui communiquait généreusement les nouveautés (conduite assez rare en Italie, comme ailleurs). Il nous parle aussi de Helen, l'épouse américaine du

Maître, photographe et conductrice, qui disparut avant lui. Les époux adoraient les chats, aussi quelle douleur quand VIP mourut ! Quelques anecdotes sur le budget serré des Directeurs et des élèves. P. Castrén a publié, on le sait, un ouvrage essentiel : *Ordo populusque Pompeianus* (Rome, 1975 ; 1983²).

O. Välikangas (« Recherches et récréations : Veikko Väänänen et les langues romanes actuelles », p. 81-104). Germaniste et latiniste au lycée, V. Väänänen s'est intéressé très tôt au français avant de suivre les cours du médiéviste A. Långfors ; il a appris ensuite l'italien et l'espagnol, devenant un polyglotte accompli (il parla l'anglais à la suite de son mariage). Les langues vivantes le passionnaient et le conduisaient à la linguistique contrastive (il fait aussi intervenir le finnois), à la syntaxe et à la stylistique (cf. « Il est venu comme ambassadeur », « Il agit en soldat » [1951]). Partisan résolu de l'unité du latin jusqu'au VI^e^ siècle, il part de là pour suivre les métamorphoses modernes. Il avait été bien préparé par les travaux de son Maître O. Tuullio, autre polyglotte, mais aussi orientaliste, dédicataire de son *Introduction*. Encore une expression typique : « De quoi vous mêlez-vous » (1958) avec référence latine (on ajoute « De quoi je me mêle ») ou, de même, « Grosses comment, les truites, Garrigou » (1979). Deux détails : rendre son prénom à Jules Marouzeau (nullement Jean !) et rétablir le pluriel */ø/* pour *œufs* même après consonne autre que */z/*.

L. Löfstedt (« Veikko Väänänen, professeur de philologie romane et chercheur en ancien français », p. 105-116), donne un portrait délicieux du professeur, en 1954, très jeune de comportement, spontané, amoureux du latin « vulgaire », parfois un peu en retard (sept minutes en moyenne) et sautant alors les marches trois par trois. La médiéviste (p. 109, n. 2) élucide heureusement la formule *ignoratio scripturarum, ignoratio Christi*, qui provient du *Decretum Gratiani*. Quelques précisions sur les éditions de V. Väänänen : deux miracles de Gautier de Coinci, deux fabliaux, le sens de « argüer » (1946), la préposition latine *de* (1950), la langue d'Égérie (1987), où les citations sont plus relâchées que le texte rédigé.

Suit « Li fabliaus del serpent ocis des .II. espous », édition commentée par L. Löfstedt (p. 117-123). Avec malice elle ne nous dit pas tout de suite qu'il s'agit d'un pastiche de V. Väänänen, le style est si limpide, si correct, qu'on pourrait essayer de le dater et d'en localiser la langue ! V. Väänänen s'est bien amusé : il ne peut qu'immobiliser le serpent, mais c'est sa femme qui le tue. Y avait-il seulement des serpents dans son île au milieu des bois, où il se livrait au plaisir de la pêche ? On le voit brandissant une belle pièce sur une photo prise par Helen.

En annexe figure d'abord un important article : « Observations sur l'accent tonique dans les langues romanes » (1946), qui traite des mouvements de l'accent dans les mots latins à hiatus et dans les emprunts au grec (*-'ia* et *-ía*). Cet article est mentionné par H. Solin et L. Löfstedt, et opportunément reproduit (p. 2 lire : « l'italien *h*ésite » ; p. 3 : « une quantité de *par*oxytons (*chante...*) » ; p. 11 : « redevenus *pro*paroxytons (*commèdia…*) »). L'italien garde l'accentuation de -εία et -ία: *magia*, *anemia*, à la différence de l'espagnol dont l'accent est avancé.

Pour finir, un entretien réalisé en 1994 par T. Riiho. V. Väänänen apparaît comme un homme heureux qui a réalisé ses ambitions en s'affirmant comme le meilleur dans son domaine, le latin « vulgaire » et ses descendants romans. Il a essuyé peu de critiques (généralement injustifiées ou maladroites). Son charisme dû à sa science accessible et élégante, tempérée par l'humour, autant qu'à sa silhouette élancée et sportive ou à son français très pur et idiomatique, se manifestait dans les colloques qu'il animait par sa participation toujours équitable et mesurée. D'excellentes photos font revivre un savant exceptionnel et particulièrement attachant. Le livre, élégant et bien écrit, est digne du Maître, dont le français était la langue de prédilection.

Pierre Flobert.